

Prise de risques ?

## Approches socio-anthropologiques de la sexualité « anonyme » entre hommes

**Rommel Mendes-Leite**

socio-anthropologue, Groupe de Recherches et d'Etudes sur l'Homosocialité et les sexualités (GREH)

**Bruno Proth**

Université de Paris VIII, associé à l'Inserm U158 (Paris)

<b>Gay baths revisited : an empirical analysis</b> Bolton R., Vincke J., Mak R. GLQ : A Journal of Lesbian and Gay Studies, 1994, 1, 3, 257-273	<b>Sexual negotiations : an ethnographic study of men who have sex with men</b> Henriksson B., Månsson S.-A., in Brummelhuis H.-P., Hert G. Culture and sexual risk : Anthropological Perspectives of AIDS New York, Gordon & Breach Publications, 1995
--	--

**Deux études européennes menées dans des lieux - saunas, cinémas - utilisés pour des relations sexuelles « anonymes » entre hommes relativisent certains aspects stigmatisants de la culture homosexuelle et concluent que le multipartenariat**

## **sexuel peut, par la répétition des processus de négociation, faciliter l'assimilation de gestes préventifs.**

Depuis quelques années, les travaux en sciences sociales axés sur la sexualité et le sida redécouvrent des thématiques «tabous» comme le multipartenariat sexuel et la sexualité «impersonnelle» (ou «anonyme») repérés au sein d'établissements commerciaux. Des recherches récentes, que nous décrirons par la suite, font état d'espaces où ces réalités polémiques et dérangeantes sont liées et sont associées à des pratiques homosexuelles. Même si les terrains étudiés sont européens, la Suède pour Henriksson et Månsson et la Belgique flamande pour Bolton, Vincke et Mak, c'est une maison d'édition nord-américaine qui a publié les résultats de leurs recherches.

¬ Dans leur approche des «négociations sexuelles», Henriksson et Månsson prennent en considération le contexte socioculturel dans lequel les pratiques sexuelles et les éventuels comportements à risque ont lieu, et cela sans omettre l'étude des cheminements des négociations engagées lors de rencontres sexuelles qui aboutiront ou non à l'acte sexuel. En procédant de la sorte, les auteurs parviennent à une compréhension accrue du sens donné par les acteurs sociaux à la sexualité mise en œuvre dans certains espaces géographiques et symboliques -sexualité accompagnée ou non de l'inclusion de gestes préventifs dans le processus de tractation entre les partenaires.

Partie intégrante d'un vaste projet visant l'étude socio-anthropologique des interactions sexuelles entre hommes sur les lieux de drague en Suède où la «consommation (homo) sexuelle sur place» est «envisageable», comme dans les toilettes publiques, les parcs, les saunas et les plages naturistes, l'article fait état d'une recherche effectuée dans des cinémas où sont projetés des films à caractère pornographique. Si chaque salle de projection possède des caractéristiques différentes, elles ont toutes en commun le fait d'être fréquentées essentiellement par un public masculin, non homogène du point de vue des attirances sexuelles et dont l'âge oscille de 17 à 90 ans.

D'après les observations des chercheurs, les pratiques sexuelles les plus répandues sur place sont la masturbation ou

la masturbation réciproque (autour de 60% des cas) ainsi que la fellation (environ 35% de la totalité des actes sexuels mis en œuvre). La pénétration anale n'a été observée que très rarement et seulement dans l'un des établissements étudiés. Sans nier la valeur érotique d'une telle pratique entre hommes, tant au niveau réel qu'au niveau fantasmatique (1), et en rappelant les tabous qui l'entourent, les auteurs avancent l'hypothèse que «depuis que le rapport anal non protégé est la pratique sexuelle la plus risquée pour la transmission du VIH, il est davantage considéré comme honteux, surtout lorsqu'il est exercé publiquement. C'est pourquoi il est pratiqué plus fréquemment à huis-clos, par exemple dans des toilettes ou chez l'un des partenaires» (p. 159). D'ailleurs, une autre enquête suédoise a montré que la majorité des nouvelles contaminations par le VIH parmi les homosexuels a touché des individus vivant une relation de couple stable (2). Henriksson et Månsson remarquent aussi que la plupart des pénétrations anales effectuées dans les cinémas se faisaient en ayant recours à l'utilisation du préservatif.

L'analyse de l'occupation spatiale et symbolique des lieux, en termes de leur érotisation (ou non) par le public les fréquentant, amène les auteurs à distinguer les «zones chaudes» (hot areas) des «zones protégées» (protected areas). Une personne située dans une zone chaude signifie implicitement pour les habitués des cinémas qu'elle est disponible sexuellement. En revanche, sa présence dans une zone protégée est, en principe, censée la mettre à l'abri des avances sexuelles. Quelques hommes hétérosexuels utilisent ces zones comme refuge mais rester provisoirement dans cette partie du cinéma peut aussi avoir pour fonction de valoriser l'individu puisque les rapports sexuels avec des partenaires «hétérosexuels» sont très recherchés. Dans chaque cinéma, les zones chaudes sont différentes mais on les retrouve généralement autour des cabines, des couloirs qui les relient, des toilettes et de certains recoins sombres comme ceux proches des issues de secours.

La majorité des usagers de ces cinémas se considèrent comme «gay»; néanmoins, certains hommes ont décliné une identité bisexuelle ou même hétérosexuelle. D'ailleurs, si pour quelques individus, en particulier les jeunes, la fréquentation de ces lieux peut se penser comme une sorte de rite de passage vers l'homosexualité, pour d'autres, croiser l'entrée de

l'endroit n'implique nullement le franchissement d'une quelconque frontière entre des identités sexuelles différentes. Ils peuvent venir à l'heure du déjeuner ou après leur journée de travail en quête d'une sexualité temporaire et anonyme entre hommes ou tout simplement d'une excitation, motrice de leurs pratiques sexuelles solitaires.

– Au contraire de ce qu'il advient généralement lors de la drague hétérosexuelle, les principales formes de communication dans les cinémas étudiés par Henriksson et Månsson sont non-verbales. Ce sont les expressions faciales et le langage corporel qui sont utilisés la plupart du temps pour signifier les disponibilités et les désirs sexuels de chacun. Les auteurs n'ont perçu que très peu de mots échangés au cours de plusieurs centaines d'heures d'observation. D'ailleurs, les différentes stratégies de drague sont à l'origine de véritables chorégraphies utilisant des codes corporels qui ne sont pas toujours accessibles à un non-initié.

Les stratégies de négociation du safer sex observées sont variables. Quelquefois, l'un des partenaires interrompt l'interaction sexuelle lorsque l'autre dépasse certaines limites, en essayant de le pénétrer ou de se faire pénétrer. Cela peut conduire à refuser de poursuivre l'échange sexuel ou bien à le différer, le temps de se procurer un préservatif. En général, ce sont les partenaires «passifs» qui proposent son utilisation. S'ils ne le font pas, la tendance veut que l'acte sexuel soit non protégé. Pour autant, les chercheurs n'ont jamais observé un refus d'utiliser le préservatif lors d'une pénétration anale. En revanche, le morceau de latex n'est pas toujours intégré à la fellation ; dans ce dernier cas, la résistance est le plus souvent manifestée par celui qui désire sucer. Ainsi, s'il existe pratiquement un consensus dans l'utilisation de préservatifs pour la sodomie, il n'en va pas de même en ce qui concerne les pratiques bucco-génitales. Ce qui n'implique pas forcément un relâchement du sexe à moindre risque.

– En conclusion de leur article, Henriksson et Månsson constatent que, à l'instar de quelques rares études qualitatives sur d'autres lieux de sexe anonyme entre hommes, la plupart des activités sexuelles observées dans les cinémas pornographiques relèvent du sexe à moindre risque et qu'une partie des usagers de ces lieux ont développé un important niveau de compétence pour négocier la prévention du VIH

avec leur partenaires sexuels. «Ces conclusions sont importantes parce qu'elles contredisent les préjugés populaires (...) qui prétendent que (...) [ces lieux] sont des foyers de l'infection» (p. 162). Elles mettent en relief l'importance de penser la prévention du sida en termes de «compétences versus obstacles» dans les négociations du sexe à moindre risque. Ainsi, s'il est essentiel que des recherches soient développées pour permettre l'identification de ces obstacles, il est également capital que les conditions de l'apprentissage et du développement des compétences dans la négociation de la prévention, pendant les interactions sexuelles, soient possibles. Les auteurs soulignent que, pour cerner les entraves à la prévention, on doit chercher à savoir ce qui affecte la négociation dans l'interaction sociale en la resituant dans le contexte dans lequel elle a lieu.

→ C'est au sein d'un contexte répressif ou pour le moins soupçonneux -les pressions politiques, idéologiques et sociales étant souvent plus fortes que les évidences scientifiques- que Bolton, Vincke et Mak intègrent les saunas gays au sein d'une étude consacrée aux services commerciaux proposés aux homosexuels en Belgique. Cette vaste recherche, la «Gay Services Research Project» (GSRP), initiée en Flandres dès 1989, a permis de constituer une cohorte d'homosexuels et de bisexuels masculins aussi représentative que possible de la communauté belge flamande.

Sur les 379 hommes de la cohorte définitive, 137 sont des clients de saunas alors que 242 ne s'y rendent pas. Les interviews ont été directement menées par le biais d'un support informatique. Dans une grande pièce, 80 consoles reliées à un ordinateur furent installées et chaque participant de la cohorte se vit proposer, après des explications sommaires, une batterie de questions fermées avec l'impossibilité de corriger une éventuelle «mauvaise réponse». Le questionnaire et la grille d'analyse ont été construits autour de 7 variables : la fréquentation des saunas, les comportements sexuels, les attributs sociaux et démographiques, l'identité sociale, les liens sociaux, les traits psychologiques et les connaissances sur le sida.

→ Il ressort des analyses finales que, par rapport aux adeptes des bars, aux noctambules des discothèques et aux

inconditionnels des lieux extérieurs de rencontre, les clients des saunas respectent davantage les consignes de prévention vis-à-vis de la transmission du VIH. En effet, les clients des saunas réduisent les comportements à risque d'environ 25%, alors que les non-clients ne réduisent les leurs que de 17%, ce qui veut dire que la réduction des risques est presque 45% plus importante pour les clients des saunas que pour les non-clients (p. 267).

Selon les auteurs, si les clients des saunas pratiquent plus aisément le safer sex, cela pourrait être dû au fait qu'ils ont appris les pratiques protégées dans le contexte du sauna et que, connaissant les risques de contamination par le VIH, ils savent ce qu'il faut faire ou ne pas faire lorsqu'ils se trouvent à l'intérieur d'un sauna. D'autant que les affiches exposées, les informations mises à disposition sous la forme de brochures et les préservatifs proposés exercent une forte visibilité en favorisant tout autant l'apprentissage que la connaissance des risques.

Qui plus est, le nombre important de partenaires des habitués de saunas leur confère une expérience accrue et cumulative en ce qui concerne l'adoption et les adaptations des consignes de prévention. A chaque nouvelle rencontre se met en œuvre une négociation interindividuelle spécifique. De la sorte, ce n'est plus le nombre de partenaires qui accroît le facteur risque mais bien le genre de comportements sexuels adoptés -et parfois inadaptés selon les données épidémiologiques- qui accentue les risques de contamination.

Leurs analyses amènent les auteurs à la conclusion que les procès faits aux saunas, dont l'argumentaire d'arrière-garde tourne toujours autour de la promiscuité sexuelle, du sexe anonyme et du nombre de partenaires, sont de faux procès. Le vrai débat n'est pas celui sur la fermeture de ces établissements mais sur la nature du dispositif de prévention proposé et surtout de sa compréhension par les usagers des lieux.

¬ Même si ces deux articles n'abordent pas le même sujet et que leurs méthodologies respectives s'en trouvent très éloignées, ils relativisent à leur façon des traits stigmatisés de la sub-culture homosexuelle que sont : la sexualité «impersonnelle», le multipartenariat sexuel et l'existence de

lieux commerciaux où ces formes de sexualité sont pratiquées. Notons au passage que ces trois aspects stigmatisants ne sont pas spécifiques à la sexualité homosexuelle.

En étudiant l'érotisation de certains espaces, l'article de Henriksson et Månsson met en évidence un univers sémiologique particulier, incluant une sémantique du langage corporel et une sémiologie des frontières symboliques qui délimitent les potentiels sociaux et/ou sexuels de chaque espace déterminé. Lors d'une recherche réalisée à Paris, nous avons constaté le même type de phénomène, y compris au niveau macrogéographique (3). Outre son intérêt socio-anthropologique, ce genre de constat est également important au niveau de la problématique. Il met en avant l'investissement différencié des divers espaces, auxquels pourraient correspondre des formes spécifiques de prévention. D'ailleurs, la recherche menée en Belgique montre que la présence de certains outils de prévention (brochures, affiches, préservatifs...) dans ces endroits facilite l'apprentissage des messages préventifs à condition d'intégrer l'appropriation symbolique de ces outils aux logiques des acteurs. Pensons aux décalages possibles entre les pratiques sexuelles et les processus identitaires : dans un évident souci d'efficacité, et si l'on admet que l'identité est une construction instable, les messages destinés aux homosexuels ne devraient pas être conçus exclusivement autour d'une logique identitaire. Encore faut-il pour cela disposer des critères utilisés par les individus eux-mêmes dans l'élaboration de leur identité sexuelle (4).

→ La conclusion commune aux deux articles est que le multipartenariat sexuel peut aussi faciliter l'assimilation de gestes préventifs, et cela surtout par la répétition des processus de négociation. C'est sur ce point que les auteurs mettent l'accent et non sur une «supposée dangerosité» de certains lieux associés à des «styles de vie sexuelle» méprisés. Nous pouvons ajouter à cela que ces lieux et ces styles de vie sont des aspects importants de certaines sub-cultures, aussi bien homosexuelles qu'hétérosexuelles (5), qui doivent être vues comme des réalités sociales auxquelles il faut adapter les discours de prévention, et non le contraire. Montrer du doigt certains espaces sexualisés en les désignant «à risques» est une simplification qui peut, elle, être dangereuse, car risquant de masquer des enjeux essentiels de

la prévention. En fait, on peut supposer qu'il existe des prises de risques lors des pratiques sexuelles dans certains lieux, mais plus difficilement que ce sont ces lieux eux-mêmes qui sont à l'origine des risques ou des pratiques à risque. -  
Rommel Mendès-Leite, Bruno Proth

---

1 - Van Kerkhof M, Sandford T, De Zwart O (dir.)

« Van Achteren Bekeken » (Vu de l'arrière)

Amsterdam, Schörer Fondation, 1995

2 - RFLS (Association Suédoise pour les Droits des Gays et des Lesbiennes)

« Mannen bakom statistiken : sexuell identite hos män som hivsmittats vid sex med andra män » (L'homme derrière les statistiques : identité sexuelle entre des hommes ayant été infectés par le VIH lors des rapports sexuels avec d'autres hommes)

Stockholm, Hearing, 1992

3 - Mendès-Leite R, de Busscher P-O,

« Microgéographie sexographique de deux back-rooms parisiennes : appropriation de l'espace corporel et gestion de la sexualité face au VIH »

Lille, Cahiers GKC, Collection « Université » n° 7, 1997

de Busscher P-O, Mendès-Leite R

« Center versus periphery or geographic and symbolic distribution of the social and sexual aspects : a Parisian example »

in Ingram G, Kenney M, Reyes E, Escoffier J (dir)

Queers in Space : landscapes of lesbian and gay difference

Vancouver, Bay Press, 1996

4 - Mendès-Leite R avec la collaboration de Deschamps C et de Proth B-M

« Bisexualité : le dernier tabou »

Paris, Calmann-Lévy, 1996, p 230

5 - La perception de l'homosexualité dans nos sociétés industrielles est souvent réduite à une déviance en soi-même alors que conjointement les déviances sexuelles de l'hétérosexualité sont perçues comme marginales et minoritaires